Zeitschrift: Theologische Zeitschrift
Herausgeber: Theologische Fakultät der Universität Basel
Band: 64 (2008)
Heft: 3

Artikel: Une Ancienne Dénomination Talmudique de Jésus : Ben Pantera : essai d'analyse philologique et historique

Autor: Jaffé, Dan

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-877834

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une Ancienne Dénomination Talmudique de Jésus: Ben Pantera

Essai d'analyse philologique et historique*

La dénomination *Yeshu(a) ben Pantera* est un des principaux noms de la littérature talmudique qui désigne Jésus de Nazareth. Ce nom, à valeur de cryptogramme et principalement mentionné dans les versions palestiniennes, a fait l'objet de nombreuses recherches; cependant aucune n'est à ce jour considérée comme définitive.[1]

De quelles réalités historiques ce nom est-il le témoin? Illustre-t-il une polémique juive dissimulée à l'égard de Jésus et du christianisme? Témoigne-t-il d'une onomastique propre à la littérature talmudique dont l'origine confuse serait perdue?

Après un historique de la recherche et une mise en perspective des difficultés que ce nom véhicule, cette étude présentera un nouvel essai d'interprétation.

Etat de la recherche

Dans une étude déjà ancienne mais non dépourvue d'importance, Heinrich Laible estimait que le terme provenait du patronyme grec Πανθήρα qui correspond au nom d'un soldat romain, amant de Marie et véritable géniteur de Jésus.[2] Par conséquent, Jésus serait le fruit d'une union illicite qui ferait de lui un enfant illégitime.

Dans un long travail qui porte sur les juifs dans la littérature des Pères de l'Eglise, Samuel Krauss s'est livré à une analyse du passage du *Sifre* sur Dt 32,20:

> Il a dit: «Je veux leur dérober ma face, je verrai ce que sera leur avenir, car c'est une génération aux voies obliques (תהפכת), des enfants sans loyauté», de la façon suivante: ‹C'est une génération débauchée et perverse (הפכפנים הם פורנים הם)›»[3].

* L'auteur tient à remercier cordialement Niklaus Manuel Güdel pour l'attention particulière qu'il a vouée à la correction du texte.

1 On trouve ce cryptogramme sous des formes diverses telles que: פנטרא (*pantera*); פנדירא (*pandira*); פנדרא (*pandera*); פניטרא (*pantera*); פנטירא (*pantira*); פנטירי (*panteri*). Ces noms désignent tous dans les écrits talmudiques Jésus de Nazareth. Ils sont cependant différents par leur transcription, notamment avec des nuances de lettres, par exemple l'ajout d'un י avant la dernière syllabe.

2 Cf. H. Laible: Jesus Christus im Talmud, Leipzig, [2]1900, 19–25.

Selon Krauss, le vocable hébreu פורנים serait une forme corrompue du grec πόρνοι d'où la notion de perversion transmise par l'interprétation. De même, les vocables grecs πορνεῖον et πόρνη seraient également à rattacher à des formes hébraïques, et auraient été le fruit de translittérations.

En outre, dans le passage du *Sifre*, la *varia lectio* de פורנים donne פרדנים, qui aurait le sens de «vagabond», mais dont la traduction reste difficile. Selon Krauss, un phénomène phonétique aurait eu lieu dans cette variante, insérant un ד entre le ר et le נ, ce qu'il considère comme une procédure familière aux philologues. פרדנים serait donc l'équivalent de πόρνοι, alors que la forme au féminin πόρνη aurait été transformée en פרדנית.

Au terme de l'analyse, le philologue conclut à un rapprochement entre פנדרנא et פרדנית différenciés uniquement par la position des deuxièmes lettres נ et ר - modification qu'il estime récurrente dans la terminologie talmudique provenant du grec. Ainsi, פנדרא serait l'équivalent de πόρνη modifié par des influences phonétiques. D'après ce dernier élément, ישוע בן פנדרא serait interprété en tant que *Fils de la prostituée* et résumerait l'approche juive de Jésus.[4]

On se doit toutefois de souligner que cette déduction philologique est difficilement recevable car, outre le fait qu'elle ne repose que sur des conjectures sans fondements véritables, elle ne prend en considération que le vocable פנדרא avec un ד en troisième lettre, et non פנטרא avec un ט.[5]

Deissmann a démontré que *ben Pantera* était un nom romain fort commun et très utilisé dans les armées romaines, ce qui explique le nombre d'inscriptions épigraphiques latines du Haut Empire dans lesquelles il figure. Selon Deissmann, la tradition sur la naissance illégitime de Jésus est très ancienne dans les milieux juifs. Cette tradition se fonde justement sur l'idée d'une relation entre un soldat romain nommé *Pantera* et Marie, mère de Jésus.[6] Notons que des épitaphes mentionnent également le patronyme *Pantera*.[7]

3 Cf. *Sifre* 320 (Ed. L. Finkelstein, 366). Voir S. Krauss: The Jews in the Works of the Church Fathers, JQR 5 (1893) 143s. (= J.B. Agus: Judaism and Christianity. Selected Accounts, 1892–1962, New York 1973, 143s.).

4 Notons que la résonance des deux termes εχ παρθένου et εχ πορνείας mentionnés chez Origène a pu servir à alimenter les railleries véhiculées dans les milieux juifs à l'égard de Jésus. Nous reviendrons par la suite sur cette question.

5 Cf. L. Patterson: Origin of the Name Panthera, JTS 19 (1917) 79, qui souligne que seule une lettre est dans la même position entre פנטרא et πόρνος et qu'ainsi la thèse de Krauss est hautement improbable, ce qu'on ne peut qu'approuver.

6 Cf. A. Deissmann: Der Name Panthera, dans: C. Bezold (Ed.): Orientalische Studien T. Nöldecke gewidmet, Giessen 1906, 871–875; A. Deissmann: Light from the Ancient East, Doran 1927, 73s.

7 Il convient de signaler que différentes épitaphes de soldats romains montrent que l'emploi de ce nom était des plus répandus. C'est notamment le cas d'inscriptions retrouvées en Allemagne. Cf. *Corpus Inscriptionum Latinarum* XIII, 2, 7514, où il est

Patterson, de son côté, suggère que *Pantera* ne faisait pas réellement référence à un nom militaire mais plutôt à un surnom répandu au sein de l'armée romaine. Un usage proprement juif aurait ensuite vu le jour, probablement à cause de sa proche consonnance avec le terme grec signifiant «vierge». C'est donc dans ces circonstances que la légende de l'adultère de la mère de Jésus avec un soldat romain aurait vu le jour.[8]

Quant à Kaminiski, il estime que le nom ישוע בן פנטרא est une forme corrompue de ישוע בן סירא (*Yeoshua ben Sira*). Ce critique rapproche ainsi sa critique de la thèse qui juxtapose פנטרא à *panthère* en effectuant une relation entre ce nom et le vocable grec θήρος signifiant «bête sauvage». Ce rapprochement exprimerait une violente opposition à la vénération vouée à Jésus et à son caractère divin.[9]

Force est toutefois de reconnaître que ces rapprochements linguistiques, pour le moins arbitraires, ne sont pas en mesure d'expliquer pourquoi le nom ישוע בן פנטרא proviendrait du nom ישוע בן סירא.

Eisler considère, lui, que l'origine du nom Πανθήρα, provenant de sources grecques, et du nom פנטרא, provenant de sources juives, se rapporte à l'histoire du héros troyen Pandaros, le parjure qui, malgré la trève, lança une flèche à Ménélas (*Iliade*, IV, 86–147).[10] Ce nom fut donné à Jésus lors de son entrée à Jérusalem comme «Roi des Juifs», entrée qui marque la fin de la paix qui existait entre Juifs et Romains depuis Varus, et le déclenchement des hostilités qui devaient aboutir à la ruine de Jérusalem.[11]

Il est cependant difficile de supposer que, dans le milieu juif, une relation fut établie entre le récit homérique de l'Iliade et la personne de Jésus, de même qu'il est improbable que Pandaros fut assimilé à des circonstances plus tardi-

fait référence à un archer natif de Sidon en Phénicie qui fut vraisemblablement muté en Germanie en l'an 9 afin d'y poursuivre son service. Notons également que deux autres épitaphes font mention du nom *Pantera*. Selon le *Corpus Inscriptionum Latinarum* XI, 1421, on a retrouvé à Pise l'inscription suivante: L. OTACILIUS Q. F. PANTERA, qui fut vraisemblablement décurion. Dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* VII, 18 on peut encore lire l'inscription suivante, retrouvée en Angleterre: L. AUFIDIUS PANTERA PRAEFECTUS CLASSIS BRITANNICAE (commandant de la flotte britannique).

8 Cf. Patterson, Origin of the Name Panthera (note 5), 79s.; D. Boyarin: Dying for God. Martyrdom and the Making of Christianity and Judaism, Stanford 1999, 154s., note 27.

9 Cf. S. Kaminiski: Origin of the Name «Ben-Pandera», dans: M. Ribolov (Ed.): En hommage à H. Hadoar, New York, 1927, 322 [en hébreu].

10 Cf. Homère, Iliade, V (trad. P. Mazon, Paris 1972, t. 1, 94–96).

11 Cf. R. Eisler: ΙΗΣΟΥΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΣ. Die messianische Unabhängigkeitsbewegung vom Auftreten Johannes des Täufers bis zum Untergang Jakobs des Gerechten, Heidelberg 1928–1930, vol. II, 352.

ves auxquelles les juifs furent confrontés.[12] Comme l'a remarqué Maurice Goguel, Eisler n'a pas démontré que l'action de Jésus ait été dirigée contre les Romains. Si tel fut le cas, l'initiative du conflit n'aurait pas appartenu à Jésus, mais à Pilate.[13]

Selon Joseph Klausner, le terme *Pantera* est une forme corrompue de Παρθένος. Cette corruption sémantique se fonde sur la réalité historique suivante: au Ier siècle déjà, les juifs connaissaient la croyance chrétienne en la conception et en la naissance virginales de Jésus. Ainsi, par dérision, les juifs nommèrent Jésus *ben Pantera*, c'est-à-dire «fils de la panthère». Ainsi le *Fils de la Vierge* (υἱὸς τῆς παρθένου) devint par dérision le *Fils de la panthère* (בן פנטרא).[14]

Selon Morton Smith, cette thèse est problématique parce qu'elle présuppose que, à une époque reculée, les juifs connaissaient déjà la croyance chrétienne de la conception et de la naissance virginales de Jésus. Or, on doit remarquer que cette idée est loin d'être évidente, tout au moins au Ier siècle en Galilée. Smith remarque également que le vocable Παρθένος se retrouve sous cette forme dans un seul texte de la littérature néotestamentaire (Mt 1,23). Il provient en fait de la célèbre traduction grecque de la Septante (Is 7,14) et peut être considéré comme une glose tardive de l'Evangile selon Matthieu. De même, Smith note que Jésus n'est jamais mentionné en tant que *Fils de la Vierge* dans la littérature chrétienne du Ier siècle ou chez les apologistes du IIe siècle.[15]

On doit reconnaître que les arguments de Smith sont convaincants notamment si l'on considère la distance linguistique existant entre פנטרא et Παρθένος. Il est en plus difficilement envisageable que les Sages aient employé un terme grec pour en faire une translittération hébraïque en en omettant certaines lettres. Il est beaucoup plus probable qu'ils aient eu recours à leur propre

12 Voir pour une autre thèse rapprochant *ben Pantera* d'un personnage mythologique l'étude de W. Ziffer: Two Epithets for Jesus of Nazareth in Talmud and Midrash, JBL 85 (1966) 356s. Il est à noter qu'une inscription grecque mentionnant le nom Πάνδερως (Panderos) a été retrouvée dans les années 60. Cette inscription vraisemblablement d'Apamée fait état d'une dédicace de reconnaissance de la part de Panderos pour Artémis. Selon A. Parrot: Les fouilles de Mari. Quatorzième campagne (Printemps 1964), Syr. 42 (1965) 29s., cette inscription ne serait pas antérieure au IIe siècle avant notre ère.

13 Cf. M. Goguel: La vie de Jésus, Paris 1932, 53.

14 Cf. J. Klausner: Jésus de Nazareth. Son temps, sa vie, sa doctrine, Paris 1933, 22s.; P. Cassel: «Caricaturnamen», dans: Aus Literatur und Geschichte, Berlin 1885, 334–337, estime qu'il est inconcevable que le vocable παρθένος fut transformé en פנטרא. J.Z. Lauterbach: Rabbinical Essays, Cincinnati 1951, 533–535, rapporte une discussion entre plusieurs critiques afin de déterminer si la panthère est considérée comme un animal lubrique et infidèle, cela afin d'établir une relation avec Marie, mère de Jésus.

15 Cf. M. Smith: Jesus the Magician, New York 1978, 46s.

phraséologie utilisée à des fins de dérision.[16]

Concernant l'ascendance de Jésus et le contexte familial de sa naissance, diverses hypothèses furent émises pour clarifier l'origine du terme פנטרא. Notons toutefois que celles-ci se fondent souvent sur des recoupements linguistiques peu étayés.

Lauterbach propose une thèse émettant une relation entre פנטרא et Πενθέρος signifiant «beau-père» ou encore «fiancé». Cette approche implique que Jésus fut le fruit d'une union dans laquelle Marie fut seulement fiancée et non pas mariée selon les clauses de la *halakha*. Par conséquent, Jésus devint le *Fils du fiancé* ou *Fils du beau-père*.

Selon la terminologie talmudique, Marie est définie en tant que ארוסה et non en tant que נשואה. Dans cette perspective, le terme hébraïque de חתן définirait le fiancé et serait l'équivalent du vocable grec Πενθέρος.[17]

Il convient cependant de relever deux difficultés à cette approche:

- Il n'est pas attesté que les liens unissant les parents de Jésus étaient connus dans le monde juif à une date aussi reculée que le Ier siècle.
- Il est difficile de supposer que les Sages du Talmud se soient servis d'une terminologie grecque plutôt qu'hébraïque.

David Rokeah fait remonter l'origine du nom ישוע בן פנטרא à la fin du Ier siècle, concomitamment à l'émergence de la croyance chrétienne en la conception et en la naissance virginales de Jésus. Ainsi, l'invention de ce cryptogramme aurait été une forme *d'antithèse* juive à cette croyance.[18]

Selon Rokeah, la dénomination *ben Pantera* était déjà répandue dans les milieux juifs à une époque aussi reculée que la fin du Ier siècle. Rokeah procède à une mise en synopse entre la propagation des biographies de Jésus sur sa conception et sa naissance virginales et l'émergence juive de la tradition d'adultère. L'approche de ce critique affermit l'idée d'une origine juive de cette diffamation transmise ultérieurement dans le monde païen.[19] En outre, Ro-

16 M. Goldstein: Jesus in the Jewish Tradition, New York 1950, 35s., montre que certaines lettres ont un son similaire en grec et en hébreu. C'est le cas par exemple du ρ et du ר ou encore du ν et du נ. Même avec cette considération il est difficile de présumer qu'il puisse s'agir d'une translittération entre les deux vocables, du fait justement de l'omission du ρ et du ν dans le terme hébraïque פנטרא.

17 Cf. Lauterbach: Rabbinical Essays (note 14), 535s.

18 Cf. D. Rokeah: Ben Stara is Ben Pantera – Towards the Clarification of a Philological-historical Problem, Tarb. 39 (1970) 14 [en hébreu]. Notons ici que certains critiques ont estimé que בן פנטרא serait une addition juive postérieure, d'époque médiévale. Cela semble invraisemblable quand on sait que ce nom apparaît dans des sources chrétiennes et païennes de l'Antiquité. Sur cette thèse, voir M. Friedländer: Der Antichrist in den vorchristlichen jüdischen Quellen, Göttingen 1901, 48, et à sa suite, J. Maier: Jesus von Nazareth in der talmudischen Überlieferung, Darmstadt 1978, 176–182.190.

19 Cf. Rokeah: Ben Stara is Ben Pantera (note 18), 14s.; S.G. Wilson: Related Strangers.

keah considère que durant l'époque de Yabneh, le patronyme *ben Pantera* servait déjà à tourner en dérision la croyance chrétienne en la conception et en la naissance virginales de Jésus[20].

Porton conclut que le nom ישוע בן פנטרא est une forme corrompue de יוהשע בן פרחיה (*Yeoshua ben Perahiah*). Cependant, le seul élément qu'il propose afin d'appuyer son propos est que *Yeoshua ben Perahiah* est, de même que Jésus, connu des sources talmudiques en tant que magicien.[21]

Il est toutefois difficile, en connaissance des autres occurrences de ce nom, d'envisager la thèse énoncée par Porton.[22]

On s'en rend compte, la signification du cryptogramme ישוע בן פנטרא est loin d'être évidente. Elle a probablement varié selon les époques et en fonction de la perception juive de Jésus. De plus, cette dénomination s'est répandue également chez les chrétiens ainsi que chez les païens.

On peut donc supposer qu'à une époque reculée, ce nom constitua d'abord une tradition orale, et qu'il fut retranscrit postérieurement sous ces différentes formes, d'abord dans d'anciens corpus telle la Tosefta et ensuite dans d'autres textes.[23] Peut-être même, le nom *ben Pantera* trouva-t-il son origine première dans le monde juif, avant d'être ensuite répandu dans le monde païen, ce qui occasionna d'acerbes réactions des instances chrétiennes.

Devant la difficulté à déterminer une signification précise du cryptogramme ישוע בן פנטרא, certains critiques ont opté pour la signification d'un simple nom sans aucune connotation péjorative.[24]

Jews and Christians 70–170 C.E., Minneapolis 1995, 188, suppose que la formule *ben Pantera* était une sorte de cryptogramme de la littérature tannaïtique mais qu'elle devint plus intelligible dans les textes talmudiques plus tardifs. Cette thèse ne fait cependant pas l'unanimité; H. Strack, P. Billerbeck: Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch, München 1922–1928, vol. I, 538, considèrent que la dénomination *ben Pantera* ne véhiculait aucune connotation péjorative dans les milieux juifs, et c'est sous l'influence de Celse à la fin du IIe siècle, qu'elle fut finalement adoptée par ces derniers.

20 Il convient toutefois de remarquer que la connaissance de cette croyance dans le milieu juif, à cette époque, n'est pas attestée avec certitude. Ce critique construisant son argumentation sur ce seul élément, elle semble manquer de fondement. Voir à ce propos E.L. Abel: The Virgin Birth, REJ 128 (1969) 395s.

21 Cf. G.G. Porton: The Traditions of Rabbi Ishmael, Leyde 1976, vol. I, 172. Sur le personnage de Yeoshua ben Perahiah et ses pratiques magiques, voir J. Neusner: A History of the Jews in Babylonia, Leiden 1970, vol. V, 225–241.

22 C'est également l'opinion de L.H. Schiffman: Who Was a Jew? Rabbinic and Halakhic Perspectives on the Jewish-Christian Schism, Hoboken NJ 1985, 100, note 5.

23 Cf. R. Bauckham: Jude and the Relatives of Jesus in the Early Church, Edinburgh 1990, 119.

24 Cf. Lauterbach: Rabbinical Essays (note 14), 536; Goldstein: Jesus in the Jewish Tradition (note 16), 39. Notons que R.T. Herford: Christianity in Talmud and Midrash,

Les sources chrétiennes

Il est intéressant de constater que des vestiges de la formule *ben Pantera* se retrouvent dans la littérature patristique. Dans son commentaire sur l'Evangile selon Jean (20,14) Origène rapporte une tradition sur la naissance illégitime de Jésus, qu'il impute aux juifs.[25] Origène mentionne cette accusation d'adultère de Marie dans les années 248. Dans son ouvrage polémique, le *Contre Celse* I, 32, il fait dire au philosophe païen Celse (approximativement dans les années 178) les propos suivants:

> «La mère de Jésus a été chassée par le charpentier qui l'avait demandée en mariage, pour avoir été convaincue d'adultère et être devenue enceinte des œuvres d'un soldat nommé Panthère[26] (στρατιώτον Πανθήρα τοὔνομα), et voyons si les auteurs de cette fable de l'adultère de la Vierge avec Panthère et de son renvoi par le charpentier ne l'ont point forgée aveuglément pour nier la conception miraculeuse par le Saint-Esprit.»[27]

Ce passage permet de supposer que cet énoncé attribué à Celse à l'égard de la mère de Jésus est antérieure au IIe siècle. En fait, ce propos injurieux énoncé contre la conception et la naissance virginales de Jésus ne semble pas originellement païen. Il est plutôt d'origine juive et était probablement très répandu quelques décennies avant que Celse n'en fasse usage.[28] Notons d'ailleurs qu'Origène mentionne explicitement l'origine juive du propos de Celse.[29]

Il apparaît également que la tradition d'adultère relative à la mère de Jésus

London 1903, 40, estime que ce nom est une ancienne moquerie issue de milieux juifs à l'égard de Jésus, dont le sens se serait perdu.

25 Cf. Origène: Commentaire sur St Jean, 20, 14 (PG XIV, 608): Ἡμεῖς μᾶλλον ἕνα πατέρα ἔχομεν τὸν Θεὸν ἤπερ σὺ, ο φάσκων μὲν ἐκ παρθένου γεγεννῆσθαι ἐκ πορνείας δὲ γεγεννημένος.

26 Le manuscrit de Paris donne la forme «Pantheros».

27 Cf. Origène: Contre Celse I, 32 (SC 132, trad. M. Borret, livre I, 162s.). Notons que d'autres passages du Contre Celse font mention de propos semblables, voir par exemple I, 28 (Id. 151–153); I, 69 (Id. 269–271) dans lequel Panthère est désigné comme «séducteur de la Vierge».

28 Cf. Kallah 18b (Ed. Venise 1528, 41c); Sabbath 104b; Sanhedrin 67a. Ces textes stipulent la naissance illégitime de Jésus, et bien qu'ils soient de caractère tardif, il semblerait néanmoins qu'ils véhiculent une ancienne tradition. Cette dernière est attestée par la mention de Pantera comme amant de Marie et géniteur de Jésus. D'après M. Lods: Etude sur les sources juives de la polémique de Celse contre les chrétiens, RHPhR 21 (1941) 5–8, l'attribution d'un père païen est très ancienne dans les milieux juifs, car elle a pour objectif de polémiquer contre l'affirmation de descendance davidique relative à Jésus stipulée en Mt 1,19–23.

29 Pour un avis contraire, cf. Goldstein: Jesus in the Jewish Tradition (note 16), 36s., qui met en évidence les sentiments hostiles que Celse entretenait à l'égard du christianisme et du judaïsme et conclut qu'il lui fut aisé de créer un personnage fictif (le juif), afin de se donner les moyens de critiquer le christianisme perçu comme indigne. En outre, ce critique émet des réserves quant à la fiabilité du témoignage d'Origène.

se retrouve dans certains écrits apocryphes chrétiens. Ces passages montrent que cette incrimination naquit autour du début du IIe siècle. On peut supposer que sa mention dans des textes chrétiens est la conséquence de sa grande expansion. Il va sans dire que ces textes récusent ces accusations. Cependant le seul fait qu'ils les mentionnent témoigne de la ténacité et de la persévérance de telles accusations.

Dans cette optique, on peut lire dans *L'Evangile de Thomas* 105:

> «Jésus a dit: ‹Celui qui connaît son père et sa mère, on l'appellera *fils d'une prostituée*›.»[30]

On trouve également une mention de ce type dans les *Actes de Pilate* II, 3:

> «Les anciens des juifs répliquèrent à Jésus: ‹Et que verrons-nous? D'abord que tu es né de *relations coupables*. Puis, que ta naissance à Bethléem a provoqué un massacre d'enfants. Enfin, que ton père Joseph et Marie ta mère ont dû fuir en Egypte, tant ils étaient gênés devant le peuple.»[31]

Ces sources permettent de conjecturer que cette imputation injurieuse d'adultère était répandue dans le milieu juif, qu'elle fut probablement transmise dans le milieu païen et enfin consignée dans des textes apocryphes chrétiens. Il s'agit donc vraisemblablement d'une longue tradition[32].

Il est fort intéressant de noter que le nom *Pantera* apparaît chez Epiphane dans le *Adversus Haereses* III, 78, 7 où il cite Origène à propos de Jacob père de Joseph et grand-père de Jésus. Dans ce passage, Jacob est nommé Πάνθηρ.[33]

Dans l'analyse qu'il propose de ce texte, Lauterbach a avancé l'adage talmudique selon lequel *les petits enfants sont comme les enfants* (*Yebamoth* 62b) pour en induire que Πάνθηρ devint le nom patronymique attribué à Jésus. Ainsi, selon ce critique, les juifs et les chrétiens auraient employé ce même nom pour nommer Jésus.[34]

Quoi qu'il en soit, on peut remarquer que la mention Πάνθηρ du passage d'Epiphane démontre qu'au IVe siècle, elle ne signifiait pas un élément à caractère injurieux à l'égard de Jésus.[35]

30 F. Bovon, P. Geoltrain (Eds.): Ecrits apocryphes chrétiens, Paris 1997, vol. I, 52.

31 F. Quéré (Ed.): Evangiles apocryphes, Paris 1983, 131.

32 Il est probable que cette imputation d'adultère ait pu être facilitée par un anachronisme qui permit d'identifier Marie, mère de Jésus, à Myriam bat Bilgah, fille d'un prêtre qui avait renié le judaïsme, afin d'épouser un soldat de l'armée séleucide. Voir à ce propos T Sucah IV, 28 (Ed. M.S. Zuckermandel, 200); TB Sucah 56b; TJ Sucah V, 7, 55d.

33 Cf. Epiphane: Adversus Haereses, III, 78, 7 (PG XLII, 708s.).

34 Cf. Lauterbach: Rabbinical Essays (note 14), 536s.

35 Cf. R. Seeberg: Die Herkunft der Mutter Jesu, dans: FS G.N. Bonwetsch, Leipzig 1918, 13s. Cela est d'ailleurs corroboré par d'autres mentions du nom Πάνθηρ en tant qu'ancêtre commun de Marie et de Joseph dans certaines sources patristiques. Voir par exemple André de Crète: *Oratio in Circumcisionem Domini* (PG XCVII, 916); Jean Damascène: *De Fide Orthodoxa*, IV, 15 (PG XCIV, 1156s.); Epiphane: *De Vita*

Toutefois, comme le souligne Herford, il s'avère difficile de définir pourquoi Jacob, père de Joseph et grand-père de Jésus, est nommé Πάνθηρ. Cette occurrence ne jette d'ailleurs aucune nouvelle lumière sur l'origine du cryptogramme פנטרא. Herford suggère que le nom פנטרא a entraîné la mention de Πάνθηρ mais non le contraire.[36]

Cette accusation fut longtemps de rigueur dans le milieu juif car elle se retrouve dans le *Toldoth Yeshu*.[37] Dans cette œuvre, le schéma structural de la biographie évangélique de Jésus est conservé tout en étant refondu pour en extraire une version tronquée des événements. Les propos de l'ouvrage se fondent sur des sources talmudiques totalement remaniées. Le *Toldoth Yeshu* se livre donc à une véritable révision des récits des Evangiles et présente une forme de *vie juive* de Jésus[38]. C'est donc en terme de *représentation* qu'il faut apprécier les renseignements fournis par cet ouvrage polémique. La naissance illégitime de Jésus est retranscrite selon des versions différentes du nom de l'amant de Marie et géniteur de Jésus. Le manuscrit de Vienne, titré *Histoire de la mère et de son fils*, relate l'unique version dans laquelle le nom de l'époux de Marie se nomme *Joseph ben Pandera*, alors que l'homme impie, instigateur de l'adultère, est nommé Yohanan.[39] Dans les manuscrits de Strasbourg, les versions Wagenseil et Huldreich du *Toldoth Yeshu*, les noms sont intervertis; c'est le mari de la mère de Jésus qui est appelé Yohanan et l'auteur de l'adultère qui est nommé *Joseph Pandera* (ou *Joseph ben Pandera* dans le manuscrit de Strasbourg).[40]

Selon toute vraisemblance, le nom de *Joseph* avec celui de *Pandera* représente une combinaison entre la tradition évangélique où Jésus est le fils de Jo-

Mariae (PG CXX, 190).

36 Cf. Herford: Christianity in Talmud and Midrash (note 24), 39, note 2. Notons que J. Efron: Formation of the Primary Christian Church, Tel-Aviv 2006, 210 [en hébreu] rejette cette source.

37 Pour une présentation de l'œuvre et une étude de sa datation, voir Y. Deutsch: New Evidence of Early Versions of Toldot Yeshu, Tarb. 69 (2000) 177–179 [en hébreu].

38 Dans son travail pionnier sur le Toldoth Yeshu, S. Krauss: Das Leben Jesu nach jüdischen Quellen, Berlin 1902, 246s., considère qu'il remonte au Ve siècle alors que W. Horbury: A Critical Examination of the Toledoth Jeshu (Thèse de Doctorat), Cambridge 1971, 36, estime pour sa part qu'il fut rédigé au IVe siècle. H.J. Schonfeld: The Gospel According to the Hebrews, Londres 1937, estime que le Toldoth Yeshu dans ses versions les plus anciennes daterait du IVe siècle, et serait une parodie de la version perdue de *L'Evangile aux Hébreux* qui contenait d'exactes informations sur la biographie de Jésus. Notons enfin qu'il est généralement admis que cette œuvre fut rédigée au Xe siècle mais qu'elle se fonde sur des traditions talmudiques de la période amoraïte. C'est d'ailleurs la thèse à laquelle se rallie notamment S.T. Lachs: A «Jesus Passage» in the Talmud re-examined, JQR 59 (1969) 247.

39 Cf. J.P. Osier: L'Evangile du ghetto, Paris 1984, 33–65.

40 Cf. Osier: L'Evangile du ghetto (note 39), respectivement 69–83.87–102.105–120.

seph, et la tradition juive, où Jésus est le fils de *Pantera*.[41]

Les imputations d'adultère et de naissance illégitime formulées dans le milieu juif ne sont donc pas une tradition indépendante, mais représentent le fruit d'une réaction juive face à la croyance chrétienne en la conception et en la naissance virginales de Jésus. On peut donc considérer que l'émergence de cette tradition remonte à une époque aussi ancienne que le IIe siècle. Il est cependant difficile de penser que cette tradition ait précédé la rédaction de l'Evangile selon Matthieu[42].

Nouvelle proposition

Le cognomen *Fils de Pantera* doit seulement être compris comme une *représentation* juive du christianisme à une époque aussi reculée que le IIe siècle, époque à laquelle remontent les propos de Celse. Il s'agit probablement d'une raillerie commune et répandue dans le monde juif afin de tourner en dérision la croyance en la conception et en la naissance virginales de Jésus. Cette désignation au caractère diffamatoire se retrouve d'ailleurs sous la plume de Tertullien à la fin du IIe siècle. Ce dernier mentionne le jugement des juifs à l'égard de Jésus sous cet aspect:

> «Le voici, dirai-je, le fils du charpentier ou de la fille de joie (*aut quaestuariae filius*), le destructeur du Sabbath, ce samaritain possédé par le démon: c'est Lui que vous avez acheté à Judas! C'est Lui que vous avez frappé avec des verges et avec le poing, sur qui vous avez craché avec mépris, à qui vous avez donné à boire du fiel et du vinaigre! C'est Lui dont les disciples ont dérobé le corps en secret afin que l'on puisse dire qu'Il avait ressuscité.»[43]

Ce passage est particulièrement intéressant par la mention qui est faite de l'accusation juive d'une union avec une prostituée dont Jésus serait l'enfant. Cela devait être une allégation répandue dans le monde juif, dans le monde même où Tertullien évolue. De plus, elle confirme les propos du *Contre Celse* d'Origène.

L'allégation juive de Jésus comme *fils d'une prostituée* se retrouve en effet de manière très ancrée dans la tradition talmudique. Elle apparaît dans le cor-

41 Cf. Lods: Etude sur les sources juives (note 28), 7, note 13, qui écrit: «Dans la tradition évangélique, Joseph est un juif pieux, de plus, il n'est que le fiancé de Marie; il prend soin d'elle pendant sa grossesse, il adopte son enfant à sa naissance, il fuit avec elle en Egypte. Donc puisque Jésus est un bâtard, Joseph joue le rôle de l'amant plus que celui du mari, lequel, pour sauvegarder sa dignité, ne pouvait que chasser sa femme ou la quitter.»

42 Voir R.E. Brown: The Birth of the Messiah, New York 1977, 537.

43 Cf. Tertullien: Les Spectacles XXX, 6 (SC 332, trad. M. Turcan, Paris 1986, 324–326) légèrement retouchée.

pus talmudique ainsi que midrashique et témoigne à n'en pas douter d'une *représentation* juive très ancienne du personnage de Jésus.[44] Selon cette approche et pour reprendre l'objet de la présente contribution, Jésus est le fruit d'une union illicite entre Marie et un soldat romain du nom de *Pantera*. Ce dernier est perçu comme amant de la mère de Jésus et comme véritable géniteur de Jésus. L'accusation de Jésus comme *fils de prostituée* se retrouve déclinée dans le Midrash sous la forme d'une affiliation entre Jésus et le christianisme. Autrement dit, le christianisme est assimilé à la séduction d'une prostituée dont il faut radicalement s'éloigner. En témoigne, par exemple, ce passage: [45]

> «Quelle est la clôture que les Ecrits ont fait à leurs paroles, il est dit ‹Eloigne tes pas de cette étrangère, ne t'approche pas de l'entrée de sa maison› (Pr 5,8), ‹Eloigne tes pas de cette étrangère›, il s'agit de la *minuth*. On dit à quelqu'un: ne te rends pas parmi les *minim* et n'entre pas chez eux de peur que tu ne fautes avec eux; [ce], bien qu'il prétende être sûr de lui et qu'il dise y entrer et ne pas fauter. De peur que tu ne dises, j'écoute leurs paroles et je reviens à moi [vers des voies justes]; le Talmud enseigne ‹Aucun de ceux qui se rendent chez elle ne revient et ne retrouve le chemin de la vie› (Pr 2,19). Il est écrit ‹Elle a tué des animaux pour son festin, mélangé son vin et dressé sa table› (9, 2). Ce sont les mécréants (*reshaim*)[46] car au moment où l'on entre chez eux, ils vous donnent à manger, à boire, ils vous vêtissent, vous couvrent et vous donnent beaucoup d'argent. Lorsqu'on devient l'un d'eux, chacun identifie sa part donnée et s'en empare, comme il est dit ‹Comme le passereau se lance dans le piège, jusqu'à ce qu'une flèche lui perce le foie: il ne se doute pas qu'il y va de sa vie› (Pr 7,23). Autre enseignement: ‹Eloigne tes pas de cette étrangère›, il s'agit de la prostituée. On dit à quelqu'un: Ne te rends pas dans ce marché et n'entre pas dans cette impasse car il s'y trouve une prostituée belle et charmante; lui prétend être sûr de lui-même, y aller et ne pas fauter. On lui dit: Bien que tu sois sûr de toi, ne t'y rends pas de peur de fauter, car les Sages ont dit ‹Que l'homme ne soit pas accoutumé à passer devant la porte de la prostituée›, comme il est dit ‹Car nombreuses sont les victimes dont elle a causé la chute, et ceux qu'elle a fait périr sont foule›» (Pr 7,26).

Ce texte est capital parce qu'il permet de dégager le regard des Sages envers les *minim*/chrétiens.[47] On retrouve en effet une affiliation évidente entre le chri-

44 Cf. *Sabbath* 104b; *Sanhedrin* 67a; *Pesiqta Rabati* 21 etc.

45 Cf. *Aboth de Rabbi Nathan* 2/a (Ed. S. Schechter, 13s.).

46 Dans certains manuscrits, on trouve la mention «minim reshaim». Voir à ce propos Id., (ed. Schechter [note 45], 14, note 76).

47 Pour un historique de la recherche concernant l'aspect tannaïtique de Abot de Rabbi Nathan, voir M. Kister: Studies in Avot de-Rabbi Nathan. Text, Redaction and Interpretation, Jerusalem 1998, 5–9 [en hébreu]. La datation tannaïtique de ce passage est peut-être induite par la version parallèle de *Abot de Rabbi Nathan* 3/b (Ed. Schechter [note 45], 13) au nom de R. Yeoshua ben Korha (*tanna* de la quatrième génération): «C'est la voix empruntée par la *minuth*. On dit à la personne de ne pas aller chez les *minim*, de ne pas écouter leurs paroles afin de ne pas fauter par leurs actes. S'il dit: Je suis sûr si j'irai et que je n'écouterai pas leurs paroles et que je ne fauterai pas par leurs actes. On lui dit: Bien que tu sois sûr, ne t'y rends pas car ‹éloigne tes pas de cette étrangère, car nombreuses sont les victimes dont elle a causé la chute›». Ce passage

stianisme et la prostitution.[48] Ce recoupement doit être compris selon le schéma suivant: la prostitution représente l'archétype de la tentation; d'une semblable manière, le christianisme représente également pour les Sages l'archétype de la tentation. Cette tentation est estimée subversive par excellence; on formule donc l'injonction de s'en éloigner parce qu'il est très difficile d'y résister.[49]

Concluons en disant que la formule *ben Pantera* est très ancienne et correspond à une époque historique où les juifs désirent se *représenter* le christianisme en choisissant le personnage de Jésus comme figure emblématique de cette religion. A cette époque, les polémiques doctrinales entre juifs et chrétiens font que les deux religions ont consommé le *Parting of the Ways* et se reconnaissent comme rivaux. C'est certainement dans cet esprit de lutte mais surtout de rivalité qu'il y a lieu de replacer l'émergence du nom *ben Pantera*.

semble être le fruit d'une forme de résignation des Sages sur les méfaits du christianisme et sur l'attirance qu'il véhicule, bien entendu accompagnée d'une mise en garde.

48 Notons que la corrélation entre les *minim* et la dépravation sexuelle apparaît dans plusieurs passages de la littérature talmudique. Voir par exemple *Qoheleth Rabba* I, 8 où R. Yonathan est confronté à des *minim* qui se livrent à des pratiques sexuelles avec une jeune fille. Voir sur ces questions l'étude de B. Visotzky: Overturning the Lamp, JJS 38 (1987) 72–80.

49 Il doit être souligné que, du point de vue des *realia historica*, le (judéo-)christianisme devait certainement exercer une grande attirance parmi les juifs. On peut sans peine imaginer que le peuple, durant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, étant en constante relation avec des (judéo-)chrétiens, et se trouvant loin des centres talmudiques et de la vie intellectuelle des Sages, devait être sous la *tentation* du christianisme de façon très prononcée. Voir les importantes remarques philologiques de L. Finkelstein: Mabo le-Massektot Abot ve-Abot d'Rabbi Natan, New York 1950, 128–130 [en hébreu] qui présente les versions manuscrites de ce passage, et conclut à une identification avec les chrétiens. Finkelstein souligne que certains éléments de ce midrash se réfèrent à la réalité historique, notamment au fait que les *minim* nourrissent, servent à boire et vêtissent celui qui pénètre au sein de leurs assemblées. On pourrait approfondir la démarche de ce critique et voir dans l'activité «missionnaire» des chrétiens – telle qu'elle est rapportée dans ce passage – une démarche qui s'apparente sociologiquement aux caractéristiques modernes de la secte et du néophyte qui découvre ses attraits. Ce phénomène est d'ailleurs exprimé par l'énigmatique propos ‹Lorsqu'on devient l'un d'eux, chacun identifie sa part donnée et s'en empare› qui semble faire référence à la restitution des biens attribués, mais peut allégoriquement être compris sous la forme: ‹lorsqu'il devient l'un d'eux, chacun retrouve sa part en lui [*d'enseignement donné*] et s'empare de lui [*de sa personnalité*] comme il est dit: ‹comme le passereau se lance dans le piège, jusqu'à ce qu'une flèche lui perce le foie: il ne se doute pas qu'il y va de sa vie› (Pr 7,23). Notons enfin que l'analogie entre prostitution et idolâtrie apparaît déjà dans la Bible, notamment en Jr 2,20; 3,6; Ez 20,30. On peut à ce propos postuler un glissement conceptuel depuis les représentations bibliques jusqu'aux représentations talmudiques.

Ainsi, *ben Pantera* serait la mention la plus ancienne de Jésus dans la littérature talmudique.[50]

Abstract

This article proposes a philological and historic analysis of the Talmudic name Ben Pantera. It is suggested that this ancient expression has to be understood as corresponding to a period in which the Jews wished to think of Christianity, choosing the person of Jesus as an emblematic figure of this reality. The expression Ben Pantera expresses mockery and even scorn towards Jesus. It must be placed back in a period in which, on account of the doctrinal controversies between Jews and Christians, the two religions had consummated a Parting of the Ways and acknowledged each other as rivals. Thus, Ben Pantera appears to be the oldest mention of Jesus in the Talmudic literature.

Dan Jaffé, Ramat-Gan

50 Il est fort intéressant de souligner que dans son *Pugio fidei*, Raymond Martin retranscrit le passage de TJ *Sabbath* XIV, 4, 14d-15a en *ex nomine Jesu Panterini* (cité par S. Lieberman: Notes on Chapter I on Midrash Koheleth Rabbah, dans: E.E. Urbach, R.J.Z. Werblowsky, Ch. Wirzubski [Eds.]: Studies in Mysticism and Religion Presented to Gershom Scholem on his Seventieth Birthday, Jerusalem 1967, 172s. [en hébreu]).